



Danseuse pure

Depuis plus de quarante ans, **Carolyn Carlson** bouleverse la danse contemporaine et embarque les spectateurs dans un voyage poétique et humaniste. Interview.

PAR ANNE FRÉJEAN | PHOTOGRAPHIE CLAUDE LÊ-ANH | CALLIGRAPHIE CAROLYN CARLSON

C'est un vrai plaisir de la rencontrer et de l'interviewer. Entre Noël et le Nouvel An, alors qu'avec ses danseurs elle répète son nouveau spectacle, *Seeds*, celle qui a profondément changé la danse contemporaine nous a consacré un peu de son temps précieux. Simple et accessible, elle s'est aussi montrée généreuse pour répondre au mieux à nos questions.

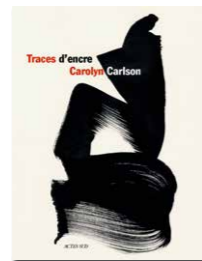
Quand avez-vous su, ou décidé, que vous deviendriez danseuse professionnelle ?

Je suis née et j'ai grandi en Californie. Mes parents étaient tous deux d'origine finlandaise. Quand j'étais enfant, la communauté finlandaise se réunissait tous les dimanches, on mettait de la musique et je dansais. J'improvisais, j'étais très libre. Ma mère m'a inscrite à la danse classique à 7 ans. J'en ai fait jusqu'à 15 ans. Après le lycée, j'ai étudié la danse, la philosophie et la poésie à l'université d'Utah. Je ne savais pas vraiment ce que je voulais faire. Je pensais continuer la philosophie. Et puis Alwin Nikolais [*chorégraphe américain, pionnier du spectacle total, ndlr*] est venu animer un atelier à l'université. Il ne travaillait pas avec les pas, la technique, mais avec des concepts et des idées. Et pour moi, ça contenait tout. Alors après mon diplôme, je l'ai suivi à New York. J'y suis restée sept ans. Ça a été une époque magnifique. C'était la période hippie, les années 1960, des années de créativité incroyables.

La philosophie a toujours imprégné votre travail, donc ?

À cette époque, à New York, j'ai découvert le bouddhisme zen. Ça a également été un tournant décisif dans ma vie. Le bouddhisme est un chemin. Et nous écrivons notre propre histoire, nous faisons nos propres expériences, et nous choisissons le bien et le mal. Le bouddhisme m'a amenée à l'art poétique du haïku, et à la calligraphie, qui est une méditation : vous

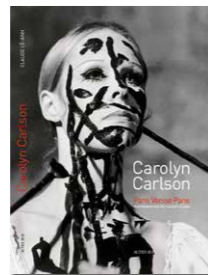
« Les artistes ont toujours un temps d'avance. Ce qu'ils disent doit être profond, spirituel et humaniste »



À lire

De 1975 à 2006, Claude Lè-Anh a photographié Carolyn Carlson et sa compagnie sur scène, en répétition, en tournage, en coulisses... Elle les a tout particulièrement suivis à Paris et à Venise, deux villes d'eau qui ont profondément marqué l'œuvre et la carrière de la chorégraphe. Loin de la monographie classique, Paris Venise Paris est un album singulier, intime, qui invite à un voyage à travers l'univers de Carolyn Carlson et partage l'histoire d'une rencontre, d'une amitié intemporelle.

• *Paris-Venise-Paris*, Actes Sud
• *Traces d'encre*, recueil de calligraphies et de poèmes, Actes Sud



regardez la feuille blanche, vous plongez le pinceau dans l'encre et quand vous êtes prêt, un coup de pinceau. Et c'est votre méditation pour la journée !

Comment cette spiritualité influence-t-elle votre travail ?

C'est tout mon travail. Je ne me préoccupe pas des pas. La danse, pour moi, ce n'est pas assembler des pas. C'est de la poésie visuelle.

Quand avez-vous commencé à créer vos propres chorégraphies ?

En 1971, j'ai vu la pièce de Robert Wilson *Le Regard du sourd*, cinq heures au ralenti avec des enfants autistes, sans dialogues... L'un des spectacles les plus extraordinaires que j'aie jamais vus. Ça m'a transformée. J'ai décidé de quitter la troupe, de faire mes propres créations. Je me suis installée en Europe. Rolf Lieberman, qui dirigeait l'Opéra de Paris, m'avait vue danser et m'a demandé de créer un groupe de recherche à l'Opéra. Ça a été une aventure formidable. J'étais faite pour être ici. C'est comme si je revenais à mes racines, à l'Europe.

Comment travaillez-vous avec les danseurs ?

Vous leur faites beaucoup improviser, je crois. Utilisez-vous ce qu'ils proposent ?

Je leur donne des images, des poèmes, des idées. Nous discutons. Et tout cela se combine. Nous faisons beaucoup d'improvisations. Ils me disent ce qu'ils ressentent. J'aime travailler avec les autres. C'est un échange. La première chose que je partage avec eux, c'est ma spiritualité, ma vision de ce qu'est l'humanité : pas matérielle.

Que ressentez-vous quand vous dansez ?

Je remplis la forme. Je ne suis que cela [*Elle fait un geste du bras.*] Je n'ai pas le temps de penser, ni de ressentir. La pensée entrave. La danse est une méditation. Je suis le véhicule d'un message. Si vous n'êtes pas présent à chaque moment, vous disparaîsez. C'est une des grandes leçons de Nikolais : pas d'ego. Il y a beaucoup de divertissements où on voit l'ego : « Regardez-moi ». Mais pour moi ce n'est en rien de la communication. Ça ne m'intéresse pas. Pour délivrer un message ou une perception au public, vous devez être ouvert.

Que souhaitez-vous transmettre au public ? Quel est ce message ?

Chaque spectacle a une couleur différente. Mais j'aime ouvrir l'imagination des autres. Souvent, après le spectacle, des spectateurs me disent ce qu'ils ont ressenti et me demandent s'ils ont raison. Et je réponds : « Oui, si c'est ce que vous pensez, c'est ça. » [*Rires.*]

C'est surprenant parfois ?

Très ! [*Rires.*] Mais c'est leur interprétation. Et pourquoi pas ? Chacun a sa propre expérience.

Comment la vôtre, d'imagination, est-elle stimulée ? Qu'est-ce qui vous inspire ?

Tout. Je peux être inspirée par un caillou sur la route. L'inspiration est partout. Je lis beaucoup. Les arts visuels, la peinture, la sculpture... Les poètes, Pessoa, Rilke, Jean-Pierre Siméon, qui traduit la plupart de mes poèmes. J'aime vraiment la poésie. J'ai grandi avec Bob Dylan, l'un des plus grands poètes américains. La poésie est importante parce qu'elle est ouverte. C'est pour cela que j'appelle mon travail « poésie ». Chacun peut le remplir de ses propres souvenirs. Quand on danse, on rend aux spectateurs leurs souvenirs.

La nature est très importante pour vous...

J'ai grandi à la campagne. Ensuite, j'ai vécu à San Francisco au bord du Pacifique. Mon université était dans le désert. Et tous les ans nous allions en Finlande, où ma famille possède une maison près d'un lac. J'emène ces souvenirs avec moi. Je me souviens que, toute petite, j'ai eu une telle impression de puissance en regardant le Pacifique et les vagues énormes. Elles disparaissent, puis elles reviennent... Ce fut probablement ma première expérience – inconsciente – philosophique.

Vous avez créé *Blue Lady*, votre célèbre solo, après la naissance de votre fils.

En quoi a-t-elle changé votre relation à votre corps et à la danse ?

Mes perceptions sont devenues encore plus poétiques. Quand mon fils est né, bien sûr j'étais très heureuse, mais la première chose que j'ai pensée, c'est : « J'ai mis au monde quelqu'un, il n'est pas là pour toujours. » Et *Blue Lady* m'est venu : la jeunesse, la mélancolie, la naissance, le printemps, et puis la vieillesse... Je suis devenue plus humble. C'est une responsabilité de prendre soin d'une autre vie. Et cela a créé encore plus de sympathie pour les autres. Comme si tout le monde était mon enfant.

Pourquoi avoir transmis ce solo à un homme ?

Je n'étais pas sûre de vouloir le transmettre, mes souvenirs sont si personnels... Et puis j'ai pensé à Tero Saarinen, qui travaillait avec moi depuis des années, et qui a étudié le kabuki au Japon, cet art théâtral uniquement joué par des hommes. Il est comme mon fils spirituel. Nous avons le même univers philosophique. Je lui ai donné mes souvenirs, il a plongé dans les siens, profondément. Sa mère l'a abandonné à la naissance. Il a été élevé par une famille adoptive, qu'il aime, mais



Voici ce que dit de Carolyn son biographe, Thierry Delcourt, que nous remercions vivement d'avoir organisé cette rencontre.

« Depuis 1965, Carolyn consacre son existence à la création et le fait partager passionnément. Elle n'est pas attachée aux biens matériels ni aux mondanités. Le partage, la générosité, la soif de transmettre dans le respect de l'autre sont les valeurs qui la caractérisent. Elle a toujours été une femme libre, détachée des stéréotypes de l'apparence féminine, ce qui lui permet de traverser l'existence sans craindre la marque du temps. Elle ne renonce jamais. Sa créativité ne s'embarrasse pas du qu'en-dira-t-on. En cela, elle est un modèle pour toutes les femmes qui hésitent trop souvent à exprimer le meilleur d'elles-mêmes à cause du regard des autres, des convenances, du statut qui les fige selon leur âge, leur forme et leur entourage. En fait, elle leur dit "Osez !" »

Carolyn Carlson - De l'intime à l'universel, éd. Actes Sud

il a toujours su où se trouvait sa mère. Il a essayé de la contacter ; elle ne lui a jamais répondu. Je pense qu'elle avait honte, parce que Tero est très connu en Finlande. Il m'a dit : « *Blue Lady*, c'est pour ma mère. » La chose incroyable et déchirante, c'est que lorsqu'elle est décédée, il y a quatre ans, il est allé chez elle. Elle avait gardé toutes les coupures de presse le concernant. Je pense que c'était si douloureux pour elle de l'avoir abandonné qu'elle ne pouvait lui faire face, mais elle avait tout gardé... Lorsqu'il dansait *Blue Lady* après ça, il savait que sa mère était avec lui. J'ai suivi mon instinct en le choisissant.

L'intuition, c'est important ?

Quand je bouge, c'est comme une méditation, quelque chose s'ouvre en moi, et l'idée survient. Et je rêve beaucoup. Chacun a une évolution et un cycle de l'âme. Il y a quelque chose en nous qui nous fait faire des choix... J'aurais pu regarder l'océan Pacifique quand j'étais enfant, penser « *C'est formidable* », et devenir surfeuse. Je suis devenue artiste.

N'est-ce pas précisément la particularité des artistes, d'être ouverts à cette dimension ?

Si vous n'êtes pas ouvert, votre art, c'est de l'ego. Le véritable artiste est ouvert à d'autres sources. Ça vient d'ailleurs. Je dirais que ce qui fait mon travail m'a été donné. Bien sûr, j'en suis le véhicule, mais ça m'a été donné.

Vous avez dansé au Bataclan il y a quelques années...

Et je devais y danser la semaine suivant les attentats, pour la conférence sur le climat.

... quel est le rôle des artistes selon vous dans notre monde ?

Je pense qu'ils ont toujours un temps d'avance. Ce qu'ils disent doit être profond, spirituel et humaniste. Je ressens cette responsabilité, avec chaque spectacle. ♦

SEEDS à la fois ode joyeuse à la Terre source de vie, et vision plus sombre face à cette même Terre maltraitée, cette nouvelle création pour le jeune public appelle à la prise de conscience pour les générations futures. Une invitation pour petits et grands à imaginer ensemble le monde de demain, à semer graines et idées...

Jusqu'au 24 janvier au palais de Chaillot • Les 5 et 6 avril 2016 au Centre Chorégraphique National de Rillieux-la-Pape